

Mieux qu'un roman, un homme

Un ancien résistant qui est aussi l'auteur d'un épatant petit livre sur Churchill.

Par Jean Daniel

Avalanche de livres. Pourtant, ce n'est pas la saison. J'avais promis de parler de la réédition du livre de Robert Merle, "La mort est mon métier" et de celui de Curzio Malaparte, "La peau". Deux auteurs qui ont précédé Jonathan Littell et ses "Bienveillantes" pour comprendre ce qui se passe dans le cerveau d'un officier nazi quand il planifie une extermination. Et puis, un petit livre tombe de la pile. Je le feuillette, je le lis, je me souviens.

Un jour, il y a longtemps, les gens de ma génération ont entendu à la radio un homme déclarer avec un merveilleux accent britannique : « Français, pendant plus de trente

ans, dans la paix comme dans la guerre, j'ai marché avec vous. Et je marche encore avec vous aujourd'hui sur la vieille route. Cette nuit, je m'adresse à vous dans tous vos foyers, partout où le sort vous a conduits, et je répète la prière qui entourait vos touts d'or : Dieu protège la France. »

Nous avons tressailli d'émotion et de gratitude. L'homme qui prononçait ces paroles avait commencé par proclamer « Français, c'est moi, Churchill, qui vous parle ».

A relire le discours entier, on frémit de reconnaissance pour une solidarité si pathétique. On a encore aujourd'hui, si longtemps après, la chair de poule. Vous pourrez lire ce texte et quelques autres dans un petit livre - une heure suffira - publié aux éditions de l'Aube dont :

le titre est "Deux jours avec Churchill". La lecture ne durera qu'une heure mais vous en souviendrez longtemps, même si vous ne le connaissez déjà. L'auteur du livre s'appelle Michel Saint-Denis. Vous ne le connaissez pas. C'est un Français qui n'est célèbre qu'en Grande-Bretagne, en tout cas sous ce nom-là. C'est un homme de théâtre pour qui on ne pouvait rien placer au-dessus de Shakespeare, qui a joué à Londres le rôle que Peter Brook joue à Paris et qui s'est entouré d'acteurs aussi prestigieux que John Gielgud, George Devine, Michael Redgrave, Alec Guinness et Lawrence Olivier.

Mais l'autre nom de Michel Saint-Denis devrait sans doute évoquer des résonances sinon des souvenirs : c'est Jacques Duchêne. Car Michel Saint-Denis a pris ce pseudonyme pour épargner sa famille lorsqu'il a dirigé à Londres, dès octobre 1940, l'équipe de la BBC qui transmettait l'émission entre toutes glorieuse : "Honneur et patrie ! Des Français parlent aux Français". Il y avait avec lui - et avec, bien sûr, Maurice Schuman, porte-parole du Général - Jean Oberlé, Jean Marin et quelques autres dont Pierre Dac. C'est Michel Saint-Denis, dit Jacques Duchêne, qui a traduit pour Winston Churchill le texte dont j'ai cité les débuts.

Le récit des échanges et des turbulences qui ont entouré cette traduction est simplement bouleversant. La bataille de Londres a déjà commencé. Churchill ne se soucie que de trouver le mot juste. Il ne parle pas encore très bien le français mais c'est un écrivain. Ce n'est pas pour rien qu'on lui attribuera le Prix Nobel de littérature et non de n'importe quelle autre discipline. Duchêne, hélas, à cette époque, se méfie de De Gaulle. Cela ne le conduit jamais à desservir le général. Simple-ment, l'homme du 18-juin, si admirable soit-il, ne tient pas le coup, à ses yeux, face à la stature de Winston Churchill. Il décrit ce dernier comme un Clémenceau qui aurait l'allure d'un Orson Welles vieilli, ne cessant de boire

du café, de fumer d'énormes cigares et de vider des bouteilles de cognac, qu'aucun bombardement n'aurait fait renoncer à sa sieste et qui prophétisait la résistance de son pays sur les mers et dans les airs tandis que les bombardements détruisaient tous les bâtiments autour du 10, Downing Street.

Je ne sais pas ce que les jeunes gens d'aujourd'hui peuvent éprouver devant cette évocation. J'ai réussi à rendre mon émotion contagieuse auprès de quelques-uns de mes proches. Mais comme je suis d'une génération où la seule véritable aristocratie était celle des Français Libres, je ne vois pas ce que j'aurais pu envoyer de plus précieux à François Cérésa.

Je ne ferai qu'un additif, et vous allez voir qu'il en vaut la peine. Il est d'Albert Cohen, l'auteur de "Belle du Seigneur" qui, après être passé à Londres, a écrit de Churchill : « Je le regarde en ses soixante-huit années. Je le regarde. Vieux comme un prophète, jeune comme un génie et grave comme un enfant. Je le regarde. Grand, gros, solide, voûté, menaçant et bonasse, il fonce lourd de pouvoir et de devoir, en étrange chapeau de notaire élégant, un cigare passe-temps à la bouche entêtée. Il va hâtivement, lourd et agile, gai dieu marin, entre les deux rangs de la foule qu'il salue de deux doigts gantés et qui rit affectueusement de bonheur et de vassalité. Majestueux, sérieux, rieur, l'œil vif et inventif et frats et malicieux et loyal, tout à son affaire (...) patriarcal et alerte, soudain presque rigolo, soudain bougon et décidé, aristocrate, familier, méprisant, tout vital, quasiment furieux, puis affable et nonchalant. Et toujours parfaitement heureux ».

Oui, décidément, j'ai toujours été écrasé d'admiration pour cet homme. Merci à Michel Saint-Denis et à ses éditeurs. J.D.

Deux jours avec Churchill,
de Jacques Duchêne,
Éditions de l'Aube, 80p, 9 €.